

LOUIS GUILLOUX

CARNETS

1944-1974

nrf

GALLIMARD

1944

Mardi 10 octobre 1944, Saint-Brieuc — « Rentré dans mes foyers » vendredi dernier 6 octobre après un voyage pénible, au cours duquel les bons papiers qu'on m'avait faits à Saint-Quentin ne m'ont pas servi.

Ma promenade à travers les rues de Saint-Quentin ne fut pas de bien longue durée. Je ne savais où aller, à qui rien demander. Seul comme je me trouvais, dans ce bel uniforme auquel je n'avais plus droit, je me sentais suspect. J'allais devant moi, d'un pas incertain, comme il arrive quand on n'a pas de but précis, à vrai dire quand on ne sait pas où l'on va et, déjà, il m'avait semblé à deux ou trois reprises que les gens me regardaient, comme on dit, à deux pas. Cette impression ne devait pas être tout à fait fausse car tout d'un coup voilà que deux hommes, l'un et l'autre, se plantèrent devant moi, me barrant le passage et l'un des deux me demanda :

— Et où donc allez-vous comme ça mon bon monsieur ?

Ce ne fut pas avant d'avoir entendu cette question que je compris enfin qui étaient ces deux hommes, et ce qu'ils pouvaient me vouloir.

C'était deux membres de la Police militaire, deux M.P., deux Mashed Potatoes, deux Mother's Pets. Ils me regardaient tout souriants en attendant ma réponse. Je leur répondis que je rentrais dans mes foyers, et que pour cela, il me fallait d'abord regagner Paris. Et que j'étais à la recherche d'une voiture, dans laquelle on voulût bien m'emmener.

— Donc, vous n'êtes pas un G.I. ?

— Non.

Il me fallut expliquer qui j'étais, un volontaire français, qui pendant un certain temps avait été attaché à l'armée américaine en qualité d'interprète. Et je m'apprêtais à leur montrer le certificat que venait de me remettre le colonel, quand le M.P. me dit :

— Tout à l'heure. Venez d'abord avec nous.

Ils m'emmenèrent je ne puis dire où, car le lieu où ils me firent entrer et où ils me laissèrent, en me priant de ne pas bouger de là et d'attendre leur retour, ce lieu n'était pas autre chose qu'une sorte de hangar, absolument vide et nu, sans même un banc pour s'asseoir. Ils me laissèrent là pendant près de deux heures, au bout desquelles l'un des deux M.P. revint enfin en me disant :

— O.K. Maintenant, puis-je vous aider à quelque chose ? Vous cherchiez une voiture ?

— Oui.

— Venez.

A mon grand plaisir, c'est dans un garage qu'il me conduisit. Il y avait là de nombreuses voitures et pas mal de gens très affairés. Le M.P. demanda s'il y avait là quelqu'un qui se rendait à Paris ? La réponse fut oui, et un homme s'avança vers nous.

— Pouvez-vous emmener cet homme ? demanda le M.P. en me désignant.

La réponse fut que c'était possible, en se serrant. Mais il fallait être prêt à partir tout de suite. Est-ce que je l'étais ? Oui. Alors, venez.

Le M.P. salua et nous quitta au moment où je montais en voiture, ayant eu à peine le temps de le remercier.

Ce qui se passa ensuite reste très confus dans ma mémoire. Il serait oiseux, et je n'en éprouve pas le moindre désir, de chercher à raconter dans ses détails la suite du voyage qui dura encore assez longtemps. Il me semble que je n'ai pas eu une idée en tête. Ce que j'éprouvais surtout, c'était une profonde

envie de dormir qui n'était pas facile à satisfaire, et, parfois, je me demandais si le lieutenant Green n'avait pas eu raison, si je n'étais pas plus fatigué que je ne l'avais cru et prétendu. À présent qu'une certaine tension avait disparu, tout se relâchait en moi. Il me venait de grands moments de mélancolie à la pensée que cette fois encore, je ne serais pas dans le coup.

Quels sont les moments dont je me souviens, dont fut marqué mon retour dans mes foyers ? La grande question resta tout du long celle de trouver une voiture. À Paris, je ne trouvai rien ni personne. En sortant d'un bureau français où l'on m'avait dit que là on me faciliterait les choses, ce qui fut malheureusement impossible, je me vis entouré d'un petit groupe d'isolés comme moi, et dans le même cas. L'un d'eux, un jeune gendarme, prétendait savoir que c'était à Versailles qu'il fallait aller. Là, il était sûr qu'il se trouvait une organisation officielle pour les transports. Nous nous rendîmes à Versailles, comment, il n'importe plus guère et là, ayant trouvé les bureaux de l'organisation que nous cherchions, quelqu'un de mes camarades ayant demandé qui se chargerait de prendre la parole pour exposer notre cas, je vis, avec grande surprise, tous les yeux se tourner vers moi.

— Pourquoi ?

L'un d'eux pointa son doigt vers ma tête.

— A cause de vos cheveux blancs, me répondit-il.

Le plus déçu d'entre nous fut le jeune gendarme en apprenant que là non plus on ne pouvait rien pour nous. On comprenait bien notre cas mais on manquait de moyens, et nous n'étions pas les seuls à qui il fallait faire cette réponse. Il fallait tenir compte de la situation. On nous conseilla d'aller nous poster au bord de la route et de faire du stop. Si nous avions assez de patience...

Mais la patience n'était pas le fait du jeune gendarme. Il y avait déjà un certain temps que nous étions postés au bord de la route et nous avions déjà vu passer devant nous bien des voitures sans qu'aucune se fût arrêtée, le soir tombait, quand le gendarme, tirant son pistolet et le brandissant très haut,

alla se poster au milieu de la route en annonçant que si la prochaine voiture ne s'arrêtait pas...

— Gendarme ! Rentrez-moi ce pistolet.

Après tout, l'autorité que me conféraient mes cheveux blancs ne se bornait pas à prendre la parole.

— Et revenez ici tout de suite.

Un instant, il me défia, puis il obéit.

Notre petit groupe d'isolés se disloqua aussi vite qu'il s'était formé. Toujours à cause de mes cheveux blancs, je fus le premier à me séparer de mes camarades pour qui je ne pouvais rien faire d'autre que leur souhaiter bonne chance.

J'ai eu la veine de trouver à Versailles un camion anglais qui m'a amené d'une traite à Laval. Me voici rentré assez rompu et ne bougeant pas pour le moment, je me sens très faible et je n'ai pour le moment pas le désir de grand-chose. Je voudrais me remettre au travail, reprendre mes vieux papiers. C'est difficile. J'espère quand même.

J'ai eu bien du bonheur à revoir Jean¹ à Fontenay. Comme je voudrais que nous puissions vivre ensemble ! Plus je vais et plus j'éprouve qu'il est le seul avec qui je puisse être entièrement moi-même. Youyou² est-elle partie pour Castres ?

1. Jean Grenier.

2. Yvonne Oulhiou fait partie du cercle des amis de jeunesse : André Chamson, Jean Grenier, Henri Petit.

1945

Mardi 6 février 1945, Saint-Brieuc — Dans ma chambre, relevant de maladie. Depuis un mois passé, congestion pulmonaire. Il paraît que j'ai été très mal, que même j'ai failli passer. Si cela est vrai, la chose, me semble-t-il, n'eût pas été très difficile, car c'est à peine si j'en ai eu le soupçon.

Pas encore le droit de sortir, je n'ai guère de forces.

Mercredi — Une lettre de ma mère, mais toujours rien de Mimi¹, qui, pourtant, dans sa récente lettre, en annonçait une pour moi, qui devait suivre...

Une lettre de mon ancien camarade de lycée Charles Michel.

Cette lettre m'a si bien ramené à plus de trente ans en arrière que, de toute la matinée, je n'ai guère pensé à autre chose. J'ai répondu à Michel sur-le-champ.

Les souvenirs de la rue de l'Abbé-Josselin où il avait sa chambre, et nous nous y retrouvions tous les jours, restent pour moi liés à des atmosphères d'automne, de pluie qui s'égoutte, de feu dans la cheminée, tout le contraire des souvenirs de sa chambre de la rue Madeleine dans la maison voisine de celle du maréchal-ferrant, qui sont des souvenirs de volets

1. Emilienne Robert. Louis Guilloux avait fait la connaissance à Saint-Brieuc en 1919 de Mimi et Georges Robert. Il fit de nombreux séjours chez eux, à Lannion, Angoulême, Poitiers, Moulismes, Joigny.

clos sur le soleil trop vif, dont un rayon perçait jusque sur le tapis... Epoque à laquelle un hôpital militaire était installé au lycée. Les dortoirs étant occupés par les blessés, les pensionnaires habitaient la ville. Michel était de Paimpol, Pierre Etienne¹, de Binic, logeait dans une mansarde de la rue Charbonnerie.

Mai 1945 — Capitulation de l'Allemagne.

2 mai — La radio allemande annonce que l'amiral Doenitz a ordonné la capitulation sans conditions des forces allemandes.

Août — Hiroshima et Nagasaki.

Lundi 12 septembre, Fontenay-aux-Roses — Je suis arrivé hier soir à Paris à sept heures un quart. Je comptais trouver Jean et Youyou à Montparnasse, mais personne. Youyou était allée à Amiens sur la tombe de la malheureuse Paulette.

Pour le moment, il est environ dix heures du matin. J'attends Youyou, qui doit me conduire chez Jean, à Sceaux. Temps mou et vaguement pluvieux. Depuis cette pneumonie, je crains toujours d'y retomber.

Mardi 13 septembre — Passé la fin de la matinée et déjeuné hier chez Jean, avec qui je suis ensuite allé à Paris. Passé chez Gallimard, qui me donne certaines facilités.

Avec Jean, à cette exposition Asselin, galerie Charpentier — puis à la N.R.F. (Camus), puis au ministère de la Guerre où j'ai revu Malraux. Ensuite, Petit². Couché chez Lemièr³. Ce matin,

1. Pierre Etienne et Louis Guilloux étaient tous deux élèves au lycée de Saint-Brieuc quand ils se lièrent d'amitié en 1915. Louis Guilloux parle de Pierre Etienne — mort en 1923 — dans un texte publié dans la *N.R.F.* (décembre 1972 et janvier 1973) sous le titre *Marins*.

2. Henri Petit (1900-1978), journaliste, critique littéraire, essayiste, ami d'A. Chamson, Jean Grenier, Louis Guilloux. Son journal de pensée qu'il tint pendant des années est la matière de plusieurs de ses nombreux livres.

3. Alain Lemièr, un des amis de jeunesse qui, dans les années 1922-1924, se retrouvaient rue du Val-de-Grâce, chez Louis Guilloux.

revenu à Fontenay, déjeuné chez Jean et après-midi à Paris, boulevard Saint-Michel. Fatigué, et me demandant si je dois ou non aller à Joigny, ou rentrer à Saint-Brieuc. Le temps s'est beaucoup refroidi. J'espérais travailler en route et j'avais emporté quelques papiers, mais rien. Mais est-ce qu'il n'en est pas toujours ainsi pour moi en voyage ? J'aurais dû le savoir.

Nous avons tous vécu sous l'oppression et nous ne savons que trop jusqu'où on peut contraindre les hommes. Il est trop vrai qu'on peut exiger d'eux un nombre infini de choses, et les obtenir, mais on n'obtiendra pas qu'ils aiment quand ils n'aiment pas. Les contraintes, d'où qu'elles s'inspirent, et tentent de se justifier n'ont jamais provoqué en personne l'élan spontané de la joie, ni de la ferveur. Leur condamnation première vient de ceci, qu'elles ne réussissent et n'obtiennent jamais rien que sur ce qui chez les hommes est le plus inférieur et le plus bas. On ne contraint personne à l'héroïsme, au dévouement, à l'amour, à la charité. Par contre, nous l'avons appris, on peut très bien contraindre le fils à livrer son père au bourreau, ou inversement, le mari à dénoncer sa femme, etc. A renier sa foi. Il n'y a pas d'exemples qu'on ait contraint les hommes à la grandeur. Il y en a beaucoup du contraire. Tout ce qui existe de noble chez les hommes veut la liberté. On ne peut consentir qu'à ce qu'on a choisi soi-même, aimer ce que l'on aime, et c'est une folie que de croire que l'on puisse, contre son cœur, dans la crainte, dans l'obéissance, rien entreprendre de fertile. La contrainte, issue du mépris, n'a jamais d'avenir. Elle ne peut être remplacée que par une autre contrainte, elle-même soumise à la même loi, qui empêchera toute ouverture. Quand on estime les hommes, on ne songe pas à les contraindre. Toute chose obtenue par les moyens de la peur et de la contrainte devient digne de mépris. La contrainte, qui commence à l'intimidation, suppose le mépris. On ne contraint pas dans l'estime, on ne contraint pas à estimer. Il faut que les cœurs soient libres.

Cette pensée que l'homme est un élément de la nature comme les autres, et qu'il faut guider sa conduite envers lui d'après cela, implique de la part de celui qui la formule, ce postulat : bien que l'homme ne soit pas un État dans l'État à l'intérieur de la nature, je suis moi-même un État dans l'État parmi les hommes. Ce qui revient à dire qu'il est victime d'une illusion fondée sur ce qu'il appelle une expérience (on ferait mieux de dire sur une sensibilité), position « romantique » que rien n'empêche de préférer d'ailleurs...

MONSIEUR COQUILLAGE

Je ne veux pas médire des employés de chemin de fer : toutefois, s'ils avaient fait leur devoir, je n'aurais pas manqué ma correspondance. Dans ce cas, il est vrai, rien ne serait arrivé, et...

Mais gardons-nous d'anticiper.

Nous autres Français nous sommes extrêmement sensibles à ce genre de désagrément. Même si l'affaire qui nous met en route n'est pas d'une extrême gravité, rater une correspondance, cela ne nous va point du tout. Et nous nous mettons en colère.

Pourquoi ce train avait-il tant de retard ? Pourquoi l'autre n'avait-il pas attendu ? Mais c'est bien simple, répondait l'employé : on lui avait donné des ordres... Il y avait le train de bestiaux qui ne pouvait pas attendre, etc. Bref, la correspondance était ratée, et le prochain départ n'aurait lieu que le lendemain matin, vers les six heures. Il en était neuf à peine. Il faisait nuit. C'était dans une petite gare de province, en hiver...

Je prévient le lecteur que je ne lui dirai pas le nom de cette gare, ni même où elle se trouve. Au moment de raconter ce qui advint (je crois la chose nécessaire) il me faut déclarer ceci : qu'il m'est impossible de rien préciser quant aux lieux et quant à l'état civil des personnes. Au reste, le lecteur n'en aura que

plus de liberté, et, je l'espère, plus de plaisir. Si ce qu'on m'a dit est vrai, l'art y gagnera. Mais venons au fait.

Le vent se levait dans la nuit noire. J'étais sur le quai de la gare, à peine éclairé d'un lumignon, en attendant qu'un employé qui, d'abord, avait à mettre en ordre certains papiers, vînt comme il l'avait promis, me donner certains « tuyaux » sur le pays, et la meilleure façon d'y trouver à manger et à dormir. Et tout en faisant les cent pas, je me mis à réfléchir sur l'affaire qui m'avait tiré de chez moi, et qui... Mais cette affaire n'ayant guère d'importance en elle-même, et point de rapport avec ce que j'ai à conter, je n'en dirai rien.

Mes réflexions là-dessus ne furent d'ailleurs pas très longues. Il avait fallu cet incident de la correspondance ratée pour que me revînt en tête le but de mon voyage. Je ne suis pas un homme pratique. Les choses, je les oublie facilement. Et je me suis dit souvent que si j'avais quelque talent, c'est vers la poésie que je me serais, comme on dit, « tourné ». Malheureusement, ce n'est point le cas, et mes rapports avec la poésie, et en général avec ce qu'on appelle l'esprit, n'ont jamais été que ceux d'un honnête lecteur. Je n'ai pas, qu'on m'entende bien, l'outrecuidance de me donner pour un homme cultivé, mais j'ai beaucoup lu. Ma profession m'y aide : je suis, en effet, voyageur en librairie. C'est vous dire que je ne prends le train qu'avec une bibliothèque dans ma valise.

Donc, j'étais en rêvant sur ce quai de gare. Ici, je note une certaine bizarrerie. Pour peu que le lecteur me ressemble, comme il est possible, il verra de quoi je veux parler.

Maxime Gorki rapporte dans des notes certains traits de Tolstoï, de Tchekhov et de bien d'autres, surpris alors qu'ils se croyaient seuls. Tolstoï s'entretient avec un lézard, Tchekhov s'efforce d'enfermer dans son chapeau des rayons de soleil... N'est-ce pas étrange ? Mais sans aller chercher d'aussi illustres exemples, n'ai-je pas celui d'un de mes amis, homme modeste et pauvre ? C'est un émigré. Il traîne comme il le peut sa misère. Et il lui arrive, tout en vaguant dans les rues de Paris, de rêver que les rajahs des Indes viennent de déposer pour lui,

dans une banque de Londres, quelques petits milliards de roupies. Comment cela s'est-il fait ? Il l'ignore. Pourquoi les rajahs l'ont-ils choisi ? Il n'en sait rien. Les choses se sont faites d'elles-mêmes. Il se promène donc, en rêvant à ses milliards. Il prend le métro pour rentrer chez lui : sa femme l'attendra à la sortie. Il croit la voir : elle accourt vers lui, elle brandit un télégramme : c'est le télégramme des rajahs. Elle est ivre de joie. Tous leurs amis sont là, qui s'empressent et les félicitent. Et comme la nouvelle s'est répandue, que c'est une nouvelle extraordinaire, des inconnus surviennent en foule, des journalistes, des photographes. Et les vivats ne cessent plus...

Bien entendu, on porte mon ami en triomphe.

Mais rien n'est si simple : à chaque fois, m'a-t-il confié, qu'il sort du métro, et qu'il ne voit là personne, il éprouve tout de même une petite déception. Sans doute cesse-t-il à l'instant de rêver aux milliards des rajahs, mais jusqu'au moment où la solitude et la rêverie ramèneront encore une fois du fond des mers, le galion merveilleux...

À chacun sa vérité. La mienne, ce soir-là, n'était point de rêver à des milliards, je répondais à un discours.

Cela peut sembler étrange, étant donné la circonstance, mais je dois avouer que je réponds fort souvent à des discours, dans ma tête, cela va sans dire, car vous ne me feriez pas monter à une tribune même pour tous les milliards des rajahs. Et parmi tous les discours auxquels je réponds, il en est un...

C'est d'un discours de l'abbé Desgranges que je parle.

Il y a des années, j'ai entendu l'abbé Desgranges, qui, on le sait, est un grand orateur. Cela se passait dans une salle immense et pourtant comble, au cours d'une période électorale. L'abbé n'épargnait pas sa peine. Quel feu ! Il me semble toujours que je le vois et l'entends...¹

À ma grande surprise, mon petit bonhomme, écoute bien ce

1. La suite du texte manque.

que je vais te raconter — et à ma grande stupéfaction, je t'assure, une voix, qui n'était plus du tout celle du député, retentit à mes oreilles. Où diable s'était-il caché celui-là ? « Permettez ! Rien qu'un mot... Permettez !... »

L'auditoire n'était sans doute point d'accord, et pourtant, mon petit bonhomme, je n'entendis aucun de ces cris, tu sais, qui accompagnent généralement ces sortes d'intervention. Personne ne lui intima l'ordre de fermer sa gueule, il n'y eut personne pour demander qu'on le sortît, qu'on l'envoyât au poteau. « Un simple mot... je voudrais m'expliquer... »

Tu me suis ?

Je t'écoute.

Écoute-moi bien. Et sache que je ne voyais encore personne. J'entendais seulement ! Une petite voix de tête, fluette, pas tout à fait une voix de fausset, mais il ne s'en manquait guère. Et je te l'avoue, ce ton de voix m'indisposa ! J'avais envie, je ne sais pourquoi, d'envoyer le personnage au diable ! « Permettez ! Rien qu'un mot ! Je voudrais m'expliquer ! » Tu parles ! Mais si tu l'avais vu !... Eh ! Eh ! Un tout petit bonhomme de rien, mon vieux, maigre comme un clou. Mettons qu'il pouvait avoir une cinquantaine d'années. Et si tu avais vu sa redingote, son chapeau melon tout cabossé. Il le tenait à la main, fort poliment... « Permettez-moi, monsieur... »

Son immense col raide faisait une tache blafarde dans la nuit (au fait, ceci se passait sur le quai de la gare, et non dans la salle de meeting, ai-je besoin de le préciser ?) et le lumignon répandait sur son visage fripé un reflet vert. Pourtant il paraissait alerte, et même, je crois pouvoir préciser, mon petit bonhomme, qu'il sautillait sur place, son petit baluchon d'une main, son chapeau de l'autre. Je vis alors qu'il était chauve et qu'il portait un lorgnon à l'ancienne mode, aux verres grossièrement montés sur des cercles de métal. Un sage cordon de liséré passé derrière l'oreille. Je te continue le portrait ?

Bien sûr.

Merci. Une petite moustache. Et il souriait mais de la bouche seulement. Ses yeux — impossible d'en distinguer la cou-

leur, naturellement — étaient fixés sur moi, il me considérait avec une gravité gênante... « Est-ce que nous ne serions pas tous les deux dans le même cas ? » me demanda-t-il. Cette question me fit presque peur, je t'assure, mon petit bonhomme ! Dans le même cas ! Eh ! Eh ! Eh ! Il avait, lui aussi, raté la correspondance ! Tu piges ?

Continue...

« Voyons, voyons voir ! » dit l'employé en sortant de son bureau, son porte-plume sur l'oreille. Il se pinça le bout du nez, s'arrêta sur le pas de sa porte, se gratta la tête par-dessous sa casquette, d'abord avec ses doigts, ensuite avec sa plume et fort adroitement. « Voyons voir ! Mais c'est que vous n'avez pas le choix... Y a que la mère Bamboche ! Par file à gauche ! Suivez le bourdon ! »

Dès les premiers pas, il apparut que nous marchions un peu trop vite pour le... farfadet. Il courottait derrière nous. On aurait dit qu'il allait à cloche-pied. Ce n'était pourtant pas que son bagage l'embarassât, le pauvre ! Son baluchon devait tenir au plus trois pommes. Non, c'était plutôt une question de longueur de jambes. Le chemin était fort mauvais, et malgré la lanterne que l'employé avait prise en quittant la gare — est-ce que ce détail est bien à sa place ? Réponds ?

— Mais oui.

— Sûr ?

— Continue donc !

— N'aurais-je pas dû l'introduire plus tôt ? Et signaler en même temps que l'employé avait pris des sabots, tandis que nous, c'est avec nos chaussures de ville que nous pataugions dans la boue ? Malgré cette lanterne — on dit aussi, je crois, falot ? — on ne voyait pas grand-chose. Ajoute le vent, quelque vague humidité dans l'air, et la distance : les villages sont parfois loin des gares ! Le farfadet perdit ses lunettes. « Mes verres ! cria-t-il. Éclairez ! » et l'employé revint sur ses pas, avec sa lanterne. On retrouva les verres. L'employé recommanda de ne pas crier si fort. « Pourquoi ? dis-je. — Parce qu'on approche. Une fois comme ça, dit-il, j'étais en patrouille au front. Et

y en a un qui a gueulé... Là-dessus rafale. Les vaches ! J'en ai fait des prisonniers ! Oh ! là, là ! Mais j'en ferai plus. Ce coup-là, je les tue. J'les égorge. Tous. Au couteau. — Pourquoi ? — Parce que c'est des vaches ».

Par un mystère que je ne t'expliquerai pas, mon petit bonhomme, le député reparut un instant, marchant à côté de moi. « Hein ? me dit-il, qu'est-ce que je vous disais ? » Et il disparut. « On va rigoler », dit l'employé, en s'approchant de la seule maison du village qui fût éclairée. De son gros poing, il cogna comme un sourd à la porte en criant : « Au nom de la loi ! »... Le farfadet me prit le bras et me souffla à l'oreille : « J'espère qu'il plaisante. Car, à vous, je peux bien l'avouer : je suis en fuite... ! »

Au bruit, quelqu'un accourut — la mère Bamboche, supposai-je. Elle aussi chaussée de sabots, comme l'employé de la gare. Mais une fois tout près de la porte, la mère Bamboche, si c'était elle, ne bougea plus. Et l'employé se remit à frapper. « C'est elle ? » demandai-je. L'employé cligna de l'œil.

« En v'là-t-il d'un train qu'vous nous m'nez ! dit la mère Bamboche, derrière sa porte. Qui qu'vêtes ? — Gendarmerie, répondit l'employé en déguisant sa voix. Ouvrez, bon d'là ! Au nom de la loi, que je vous dis... »

La mère Bamboche débarra la porte, mais elle ne l'ouvrit pas encore tout à fait. Elle se contenta de passer dans l'entre-bâillis sa grosse tête de grosse bonne femme. « Est-il Dieu possible, s'écria-t-elle, l'employé lui ayant mis sous le nez sa lanterne... En v'là d'un garcier qui nous fait des frayeurs que j'en suis à moitié terbellie... Cré couillon ! Tu changeras donc point ! » La porte s'ouvrit toute grande.

Pour moi, je rapporte cette scène par souci de la vérité uniquement. À Dieu ne plaise que j'y aie trouvé le moindre plaisir. Au contraire, cette plaisanterie villageoise me semblait des plus plates, et j'en eusse volontiers fait la remarque à son auteur, n'eussent été d'une part la sympathie que m'inspira du premier coup d'œil la mère Bamboche, et d'autre part l'étonnante révélation que venait de me faire le farfadet. En fuite ! Tiens ! Et avec ce drôle de baluchon pour tout bagage !

LOUIS GUILLOUX

Carnets

1944-1974

J'ai eu, pendant des années, l'habitude et pour ainsi dire la manie de la note quotidienne; c'est là ce qu'on appelle tenir son « journal ». Il me reste des carnets, des papiers nombreux et fort en désordre que je me promets d'examiner un jour, bien que, pour le moment, cette seule pensée m'inspire la répugnance la plus vive. Brûler vaudrait mieux. Cependant, depuis quelques jours, je pense que je ne le ferai pas. Loin de là : je mettrai ces papiers en ordre, sans y rien changer. Que s'ils doivent tomber sous d'autres yeux que les miens, je veux y paraître tel que je fus, et que je suis. Point de ruse.

L. G.

nrf

124 FF TC

Prix de lancement
111,60 FF TC
jusqu'au 30/6/1982

82-IV 
A 26716

ISBN 2-07-026716-4

Extrait de la publication